

# Réception d'Emmanuel de Calan à l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Arras

Monsieur le représentant de Monsieur le maire, Mesdames les académiciennes et Messieurs les Académiciens, Mesdames, Messieurs, Chers amis, cher Emmanuel de Calan,

Lorsque nous avons débattu au bureau de l'Académie de la réception de nouveaux membres, je me suis spontanément proposée pour faire le discours de celle d'Emmanuel de Calan. C'est qu'Emmanuel de Calan que je connaissais peu, me semblait instinctivement d'un aimable caractère, élégant, cultivé et délicat. Sa fiche biographique dans le dictionnaire des académiciens d'Arras sur notre site web, me laissait aussi deviner un homme dont la vie professionnelle avait été riche. Et j'avais envie d'en savoir plus. Une agréable conversation m'a confortée dans mes impressions premières et vous allez comprendre que nous recevons aujourd'hui une personnalité exceptionnelle.

Emmanuel de Calan est le premier fruit heureux, il y a juste 80 ans, de l'union de Joseph de Lalande de Calan, d'une vieille famille bretonne, et d'Anne le Sergeant d'Hendecourt, d'une vieille famille artésienne. Deux ancêtres du côté maternel avaient été académiciens d'Arras au XVIIIe siècle, dont l'un, Louis Ignace, périt sur l'échafaud en 1794 pour avoir demandé le maintien du privilège de la noblesse de se réunir à part lors de la préparation des Etats généraux. Il était beau-frère de Ferdinand Dubois de Fossex, autre académicien qui fut maire d'Arras au tout début de la Révolution.

Emmanuel est né et passe son enfance dans un château de son grand-père maternel, Albert, dans un petit village près de Maubeuge, à cheval sur la frontière franco-belge, et dont la rue principale est ainsi bi-nationale. De là peut-être naquit très tôt chez notre confrère, ce goût pour l'étranger, l'autre monde, renforcé par de la parenté du côté maternel dans plusieurs pays européens.

Après la nomination de son père à Arras au Ministère de la Reconstruction et de l'urbanisme, alors installé dans les murs du palais Saint-Vaast,

Emmanuel de Calan se retrouve avec ses frères et sœurs à Arras puis au château de Berles-Monchel dont ses parents avaient hérité.

Emmanuel de Calan fait de très bonnes études de la 7<sup>e</sup>, fin de l'école primaire, jusqu'à la terminale, à Saint-Joseph à Arras. La littérature l'intéresse déjà particulièrement. Les maths moins malgré le fait qu'il a un excellent professeur en la personne d'un fils de Léonce Petitot, bien connu des Arrageois pour avoir été le créateur du centre culturel Noroit. Il a gardé de très bons souvenirs de cette époque, des cours de géographie et de ceux de lettres classiques de l'abbé Rivaux, son professeur de la 3<sup>e</sup> à la 1<sup>ère</sup>.

Léonce Petitot aussi lui donnait des leçons de piano, uniquement à l'oreille. Emmanuel n'a jamais appris le solfège. Sa sensibilité aux sons, à la musicalité des mots et de la poésie, dont il nous parlera ensuite avec le poète Patrice de la Tour du Pin qu'il a bien connu, lui vient sans doute, au moins, en partie de son éducation. Son père, mélomane, chantait des airs d'opéra à longueur de journée, tandis que sa mère leur préférait « le chant des oiseaux ». On lui verra ainsi une très grande facilité d'apprentissage des langues, tandis que pour écrire, il reconnaît qu'« il rame un peu ».

Après ces études secondaires, Emmanuel de Calan est admis au prestigieux lycée Louis le Grand à Paris. Il travaille dur, brillant en latin et en grec, et, provincial, il doit apprendre à ignorer la condescendance de ses camarades parisiens de souche, qui avaient tendance à confondre Arras et Amiens dans un même grand nord. Il est pensionnaire au Foyer d'étudiants des frères Maristes, rue de Vaugirard. Son père, comme François Mitterrand ou Jean Guilton, y avaient aussi été pensionnaires en leur temps, comme d'autres fils de bonnes familles de province. Quelques-uns de ses camarades de prépa, dont Alain Juppé, le pressent de faire Sciences Po et l'ENA. Mais lui n'en voit pas l'intérêt.

En raison de son goût pour la littérature et la philosophie, il passe le concours de l'Ecole normale supérieure où il est admis du premier coup en 1963. Sur les conseils du directeur de l'école, il choisit les lettres et passe son diplôme sur le *Rivage des Syrtes* de Julien Gracq. L'écriture de ce mémoire lui en coûte tant se confirme qu'il préfère l'oral, mais elle lui vaut des lettres de félicitation du grand écrivain. Tout comme Patrice de la Tour du Pin, Julien Gracq l'a beaucoup inspiré.

La vie d'étudiant va toucher à sa fin, même s'il passe encore avec succès un certificat de grammaire et de philologie, discipline exigeante sur les racines des langues indo-européennes où il s'initie même au sanscrit.

Il faut maintenant se choisir une vie professionnelle. Mais avant cela, il obtient encore une année de recherche. Et son goût « du grand large » l'attire en Inde (il avait déjà découvert la Chine en 1965). Nous sommes en 1968. Est-ce pour se joindre aux hippies qui se rendent en foule à Katmandou ? Pas tout à fait ! Il a là-bas au sud de l'Inde, un oncle missionnaire, un peu « mystérieux », qui a fondé un village pour des parias. Emmanuel de Calan se trouve un sujet d'étude pointu, *Le théâtre kathakali au Kérala*. Il ne se contente pas du Kérala et fait le tour de l'Inde, passant par Madras, Calcutta, Bombai, New-Delhi, par Ceylan et le Népal, séjournant au passage chez une amie d'Indira Gandhi.

Cette grande curiosité et ouverture d'esprit va l'amener à changer souvent de poste au cours de sa carrière. J'en ai compté 14 ! Tel est son tempérament, fait d'une grande diversité de goûts et d'un appétit de rencontres.

Emmanuel de Calan est ainsi un homme libre, sans entraves, un brin original. Il ne fait pas comme tout le monde !

Même pour le service militaire, ce n'est pas tranquillement en coopération comme ses camarades de Normale sup ! Non ! Il est engagé au 159<sup>e</sup> Régiment d'infanterie alpine à Briançon, un régiment semi-disciplinaire où on mettait les fortes têtes soixante-huitardes. On le choisit en raison de ses qualités d'autorité et de bienveillance pour faire le lien entre la hiérarchie et ces esprits échauffés, lui qui les calme en leur parlant de littérature et en leur faisant classer la bibliothèque du régiment ! Ces quelques mois affirment sa personnalité.

Il entre maintenant dans la vie dite active. Il devient professeur de lettres dans un grand lycée de province, le lycée Joffre à Montpellier.

Mais son rêve est de devenir attaché culturel dans une ambassade. On lui propose celle de Pnon-Penh, dangereuse, qu'il refuse car il ne peut partir avec sa famille. Ce sont donc deux nouvelles années d'enseignant, cette fois au lycée Stanislas à Paris avec d'excellents élèves.

Il sent l'importance de la linguistique dans l'enseignement du français, du latin, du grec, et décide de faire une nouvelle licence sous la direction de

Pierre Martinez, un grand linguiste, et il est de suite chargé de cours pendant deux ans en linguistique générale à l'université Paris V.

Il entre ensuite au cabinet de Joseph Fontanet, ministre de l'Education nationale, où on cherchait quelqu'un pour les questions internationales. Il travaille alors avec Jean Claude Casanova, économiste et intellectuel libéral proche de Raymond Aron, Brigitte Joseph-Jeanneney, sœur de Jean-Noël Jeanneney, historien de l'époque contemporaine, bien connu pour ses émissions sur France Culture, qui deviennent ses amis. C'est de ce ministère qu'il a l'opportunité de passer à celui des Affaires étrangères, obtenant son premier poste d'attaché culturel. Son rêve se réalise et il va pouvoir développer son talent pour les langues... jusqu'à en parler huit ! Ce n'est pas pour le simple plaisir des sons et des mots mais c'est aussi par souci de bien comprendre ceux qu'il va rencontrer. L'anglais international dont se contente la plupart des gens, lui semble trop rudimentaire ne lui permettant pas de saisir finement la pensée de ses interlocuteurs.

Voilà qu'à 30 ans, il va pouvoir se plonger dans d'autres domaines linguistiques car on le nomme attaché culturel en Israël ! Il commence à apprendre l'hébreu avec la méthode Assimil sur le bateau qui l'emmène dans ce pays complexe qui vient de sortir de la guerre du Kippour. Cette expérience de cinq années est difficile mais « exaltante ». Golda Meir, la dame de fer, première ministre d'Israël, se retire, la droite israélienne attaque de façon véhémente les habitants des kibboutz, les traitant de « gauchistes milliardaires », et arrive pour la première fois au gouvernement avec Menahem Begin après les élections de 1977. Pendant ces cinq années, Emmanuel de Calan perfectionne son hébreu et apprend l'arabe, toujours oral. Il est capable de comparer ces deux langues sémitiques très proches, l'hébreu plus ancien et plus simple que l'arabe qui a développé des nuances, par exemple dans les conjugaisons.

En septembre 1979, il quitte Israël et les amitiés qu'il s'y est faites et qu'il cultive encore, car les Affaires étrangères lui confient un très beau poste, plus calme, celui d'attaché culturel en Grande-Bretagne. Il est chargé des questions d'éducation, du lycée français, de la gestion du personnel enseignant français, des rapports universitaires, des échanges d'étudiants, et dirige le bureau d'action linguistique.

Quatre ans plus tard, il était prévu qu'il prenne le poste d'attaché culturel à l'ambassade d'Oslo quand un « pistonné » du premier ministre le « rafle » au dernier moment.

C'est ainsi qu'on lui confie en 1983 un premier poste à l'UNESCO, celui de conseiller technique pour la conception des programmes pour l'éducation et les sciences au sein de la Commission nationale française pour l'UNESCO. En 1987, il grimpe dans la hiérarchie de cette Commission, appelé par l'ambassadrice Marie-Claude Cabana, devenant ainsi délégué permanent adjoint de la France auprès de l'UNESCO, puis ce sera aux côtés de François-Régis Bastide, enfin de Jean-Pierre Angremy, tous deux écrivains proches de François Mitterrand, qui lui font totale confiance et lui laissent toute liberté d'action. Ce milieu diplomatique convient parfaitement à Emmanuel de Calan qui est d'un tempérament modéré et qui aime les gens intelligents et cultivés de quelque tendance politique qu'ils soient.

En janvier 1994, le ministère des Affaires étrangères crée une mission multilatérale auprès du directeur général des relations culturelles, scientifiques et techniques. Emmanuel de Calan est chargé de cette lourde responsabilité de coordination entre les instances de la coopération multilatérale (telles l'Union européenne, Le Conseil de l'Europe, le Programme de développement des Nations-Unies, la Banque mondiale) et de celles de la coopération bilatérale. Il y est notamment chargé d'un partenariat euro-méditerranéen qui a beaucoup compté pour lui.

Dans le même temps, il exerce aussi les fonctions de vice-président du Conseil de la Coopération culturelle du Conseil de l'Europe, de 1997 à 1998.

Août 2000 prend fin sa vie au Quai d'Orsay, après un rapide passage comme conseiller culturel à l'ambassade du Canada. Pour cette très belle carrière il est décoré du Mérite national. Emmanuel de Calan aurait pu terminer comme ministre plénipotentiaire, mais il est trop indépendant pour cela. Il n'a obtenu ses différents postes que grâce à ses qualités humaines, relationnelles, à sa curiosité d'esprit et à ses talents linguistiques, jamais par ambition politique, jamais par intrigue, jamais dans l'ombre du pouvoir.

Il retrouve le ministère de l'Enseignement supérieur, devenant directeur des Relations internationales puis assesseur du président de l'École Pratique des Hautes Études à la Sorbonne. C'est ce dernier poste qu'il occupe le plus longtemps, huit ans. Il y devient officier des Palmes académiques.

Mais l'âge de la retraite a sonné !

Il ne pouvait rester inactif après une pareille vie à l'écoute du monde entier. Depuis 2009, il consacre son temps à la défense du patrimoine rural, en tant que délégué régional et administrateur de la Fédération Patrimoine-Environnement Hauts-de-France (auparavant Ligue urbaine et rurale), qui veille à la protection du patrimoine culturel et naturel et à la qualité du cadre de vie des habitants. Il est aussi membre de la Commission régionale du Patrimoine et de l'Architecture. A ces titres, il s'occupe tant de circulation des poissons dans les rivières, que d'éoliennes, de biens classés au Patrimoine de l'Unesco, d'isolation du petit patrimoine non protégé, portant grande attention à ce qu'il ne soit pas défiguré par des mesures trop strictes, s'attachant à ce que le patrimoine religieux soit préservé grâce à des usages autres que religieux, cherchant des fonds pour les restaurations de monuments dont l'entretien est souvent trop lourd pour les finances des communes rurales.

Que dire d'autre d'Emmanuel de Calan ?

Que dans cette vie si remplie, il a réussi à élever trois enfants !

Qu'il est toujours resté un homme simple au milieu des ors de la République, et qu'il n'a pas renié l'enfant qu'il fut, aimant la nature, la campagne. Dès que l'hiver s'éloigne, il quitte Paris et se réfugie dans sa propriété campagnarde, retrouve les arbres de son parc qu'il aime ouvrir à la visite et dont il aime faire découvrir les oiseaux. Comme toute sa famille maternelle, comme sa mère, comme Patrice de la Tour du Pin, il aime la chasse. S'il ne la pratique plus guère, il parcourt le vaste parc de Berles, son joyeux épagneul, Sicco, toujours à ses côtés.

Pour tout ce que vous êtes, avez fait et faites, nous sommes très honorés de vous accueillir dans nos rangs, cher Emmanuel !